

Vlastimil DRBAL, *Pilgerfahrt im spätantiken Nahen Osten (3./4.-8. Jahrhundert). Paganen, christliches, jüdisches und islamisches Pilgerwesen. Fragen der Kontinuitäten*. Mainz, Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, 2018. 1 vol. relié, 247 p. (BYZANZ ZWISCHEN ORIENT UND OKZIDENT 7). Prix : 43 €. ISBN 978-3-88467-295-2.

Le thème du pèlerinage tient désormais une place considérable dans les études sur l'Antiquité et plus particulièrement sur l'Antiquité tardive. Le livre d'E.D. Hunt, *Holy Land Pilgrimage in the Later Roman Empire, AD 312-460*, Oxford, Clarendon Press, 1982, et la thèse de P. Maraval, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient*, Paris, Cerf, 1985, avaient lancé le mouvement ininterrompu que les travaux archéologiques ont continué à alimenter. Qu'on songe, parmi les découvertes récentes, à l'octogone du Kathisma ou à des bâtiments du complexe de la Néa à Jérusalem. De même, dernièrement, d'autres ouvrages sur les pèlerinages, parus dans la même collection BOO à Mainz (vol. 8 et 19), à la suite de celui de V. Drbal, confirment la poursuite de cet engouement et la richesse de ce thème. Pour prévenir le sentiment de saturation qui pourrait naître de cette abondance et pour éviter de répéter les travaux fondamentaux concernant le pèlerinage chrétien dans la Palestine protobyzantine, V. Drbal adopte un parti pris original. Il cherche à réunir plusieurs traditions religieuses – paganisme, judaïsme, christianisme et islam – dans un espace géographique qui comprend le Proche-Orient et l'Égypte et sur un espace de temps défini comme l'Antiquité tardive, qui pour lui s'étend du III^e/IV^e s. ap. J.-C. jusqu'au VIII^e s. En réalité, ces limites sont largement débordées au fil des pages, puisqu'il est question des pèlerinages à Mari au II^e millénaire av. J.-C., de certaines nouvelles localisations de lieux saints dans les écrits des voyageurs occidentaux pendant et après les Croisades, ou encore des pèlerinages dans la péninsule Arabique antéislamique. Et de fait, une bonne partie de ce qui concerne le paganisme et le judaïsme déborde le cadre chronologique fixé par l'auteur dans son introduction. Il ne pouvait en être autrement. Pourtant, malgré ces incursions à l'extérieur du périmètre annoncé, l'essentiel de l'ouvrage se concentre d'abord sur Jérusalem et la Palestine protobyzantine, du fait de l'abondance de la documentation liée au pèlerinage chrétien et en dépit de la volonté répétée de V. Drbal de tenir la balance égale entre les quatre religions. On retrouve ainsi la centralité de la création de la notion chrétienne de Terre Sainte, tandis que les grands sanctuaires dédiés à des moines ou des martyrs et situés hors du circuit palestinien, par exemple ceux d'Antioche ou de l'Égypte chrétienne, n'occupent qu'une place marginale dans l'ouvrage. Mais, pour rester en Terre Sainte, l'est du Jourdain – avec notamment le Mémorial de Moïse au Mont Nébo dans la province d'Arabie ou le monastère de Lot au sud de la mer Morte – semble inconnu de l'auteur. V. Drbal expose en introduction son sujet, bien conscient des difficultés que suscite la définition même de pèlerinage et des pièges qu'elle pose ; il ne les évitera pas tous par la suite en s'efforçant de réunir vaille que vaille une documentation suffisante pour traiter des pèlerinages païens, juifs et musulmans. Cette recherche d'équilibre quantitatif le pousse très loin dans le temps et l'espace, à la quête des pèlerins païens, juifs et musulmans, tout en détournant son regard de lieux de pèlerinage chrétiens importants qui ne feraient que l'encombrer. Les différents chapitres se suivent d'abord dans l'ordre chronologico-culturel, en présentant le pèlerinage païen, puis le juif, le chrétien (en 12 pages !) et le musulman. Ensuite, un avant-dernier chapitre sur

les lieux de pèlerinage pluri-religieux du Proche-Orient se limite en réalité à un petit nombre de sites de Palestine, les sanctuaires de Mambré – qui retient particulièrement l’attention de l’auteur, en 12 pages – d’Hébron, de Gilgal-Galgala, de la tombe de David sur le Mont Sion, de la tombe des Trois Saints sur le Mont des Oliviers, de l’église du Kathisma, avant de passer à l’usage des ampoules de pèlerinage et à la vénération de Pierre l’Ibère par les juifs et samaritains. Le dernier chapitre qui concerne les pèlerinages aux cultes de guérison, *Heilkulten*, « entre le paganisme et le christianisme », a l’allure d’une annexe ou d’une session de rattrapage qui traite seulement de deux sites en Palestine, Ein Tzur au nord de Césarée Maritime et Hammat Gader, et de deux autres en Égypte, Ménouthis et Deir el-Bahari, qui témoigneraient d’une fréquentation par des pèlerins païens ou par des chrétiens. Sans surprise, l’auteur conclut ensuite en soulignant la présence des différents pèlerinages dans le Proche-Orient tardo-antique et en affirmant la continuité qui les reliait, ses points de départ. Dans tout l’ouvrage, qui s’intéresse à un sujet assez classique d’histoire comparée des religions, la mise en rapport des quatre traditions religieuses se mêle à la recherche des points de contact entre leurs fidèles, sans que le pèlerinage se distingue suffisamment des autres manifestations de la vie religieuse, au point que tout site cultuel de Palestine finit par être considéré comme un site de pèlerinage. Il aurait été indispensable de replacer dans le temps des phénomènes qui ne sont pas tous contemporains, comme l’illustrent les pèlerinages des intellectuels païens de l’Antiquité tardive rendus célèbres par les travaux de Michel Tardieu, dont il n’est malheureusement pas question, bien différents des rassemblements liés aux panégories de l’époque impériale. Il aurait fallu s’interroger sur le rapport, à Résapha notamment, entre le partage ou la mise en commun d’un lieu de dévotion et son appropriation. Face à la difficulté de cerner son sujet, l’auteur est tenté par une succession d’études de cas, souvent intéressantes, comme celle, détaillée, qui concerne Mambré, avec en particulier, p. 169, un étonnant médaillon conservé à Toronto, représentant d’un côté une déesse aux allures de *Venus lugens* et de l’autre, trois anges atablés. D’autres études de cas paraissent moins utiles et de seconde main, comme les considérations sur l’église de Sanaa (Yémen) devenue une mosquée, voire inexactes comme les pages sur le Massif Calcaire de Syrie du Nord, région où il n’est pas possible de reconnaître des lieux de pèlerinage païen, sauf à étendre considérablement la notion de pèlerinage. On peut aussi se montrer sceptique face aux transcriptions imaginatives de graffites grecs du Mont Sion faites jadis par le R.P. E. Testa, p. 178-179. L’ouvrage, assez densément rempli, est agréable à manier, avec une reliure et du papier de qualité. Ses cinquante-quatre figures, des photos, fac-similés d’inscriptions et plans, sont nettes et lisibles, mais pas toujours informatives (fig. 50, par exemple). On note le soin apporté à l’orthographe et aux règles typographiques étrangères, en particulier françaises, qualité exceptionnelle de nos jours. Les coquilles sont rares, mais relevons, entre autres, Arnoud-Béhar pour Arnould-Béhar, Bernard pour Bernand, Caillot pour Caillet et Le Bulluec pour Le Boulluec. La bibliographie abondante des p. 203-246, est très éclectique, tant le sujet se prête à l’extension dans toutes les directions. Mêlant les travaux savants et les écrits de vulgarisation, les généralités parfois lointaines et les études de détail, elle reflète le caractère hétérogène de l’ouvrage. Pour traiter des inscriptions, il aurait fallu utiliser les corpus épigraphiques, comme le *CIIP* et les *IGLS*, ainsi que les outils de la discipline (*BE*, *AE* et *SEG*). Sans cartes, hormis

celles – hors sujet – des figures 6 et 22, et sans index, ce livre perd de l'utilité. Néanmoins, il reste plaisant à lire. Sa variété, sa dispersion même, qu'on peut voir comme un souci d'ouverture, attireront plus le curieux que le savant.

Pierre-Louis GATIER

Anne CAHEN-DELHAYE (Dir.), *Le Château Renaud à Virton. Une fortification du Bas-Empire romain*. Namur, Agence wallonne du Patrimoine, 2021. 1 vol. broché, 650 p. (ÉTUDES ET DOCUMENTS, ARCHÉOLOGIE, 41). Prix : 40 €. ISBN 978-2-39038-100-6.

Publié par l'Agence wallonne du Patrimoine, ce volume est consacré à une fortification du Bas-Empire, érigée sur la colline du « Château Renaud », non loin de Virton, en Lorraine belge. Cette monographie longtemps attendue, résulte de fouilles entreprises en 1962 par J. Mertens, reprises entre 1977 et 1979 par le Service national des Fouilles, et poursuivies ensuite par le Service d'Archéologie de la Région wallonne, en 1989 et 1990, sous l'impulsion de G. Lambert. Cette fortification est située en Belgique Seconde, en un emplacement stratégique, à proximité du *vicus* de Virton-Saint-Mard, dans la cité des Trévires, de voies reliant Reims à Trèves, et du territoire des Médiomatriques, en Belgique Première. Elle occupe un promontoire naturel, isolé sur tous ses flancs par des pentes abruptes, ses remparts (muraille et palissades) étant établis sur une partie du sommet arasé et ceinturant une superficie de 2 ha. Dans les années 1977-1979, une zone d'habitation y a été partiellement fouillée, de même qu'un segment de la muraille, après quoi deux puits furent explorés en 1989-1990. On regrettera d'emblée que la publication suive la chronologie des fouilles, ce qui engendre des répétitions dans l'étude du mobilier et provoque globalement un manque de cohérence dans l'interprétation, à l'échelle du site (*e.g.* les restes fauniques auraient gagnés à être présentés de façon commune). En réalité, l'étude des puits et de leur matériel occupe la majeure partie de l'ouvrage. – Après une présentation du site, des vestiges et de l'historique des fouilles par C. Massart et A. Cahen-Delhayé, la publication du mobilier de la fouille des remparts et de la zone d'habitat débute par un catalogue des monnaies, jadis établi par J. Lallemand et étudié ici par J. van Heesch. Une centaine de monnaies proviennent de dépôts intentionnels, dans des trous de poteaux et des tranchées de fondation, une pratique attestée depuis l'Âge du fer. La circulation monétaire locale débute au IV^e siècle, avec plusieurs pics entre 330 et 341, 348 et 364 et surtout entre 388 et 408 ap. J.-C., lesquels correspondent à des périodes d'occupation également attestées sur d'autres sites de hauteur régionaux. L'étude du mobilier céramique (R. Brulet) répartit le matériel en fonction des groupes de pâtes, et présente un catalogue systématique suivi d'une étude typologique. Celle-ci témoigne d'une occupation importante du site durant l'Antiquité tardive, du IV^e au début du V^e siècle, ce qui est d'autant plus utile que le mobilier céramique de cette période reste mal connu, en dépit des récentes publications de mobilier provenant de Virton et d'Arlon par F. Hannut et D. Henrotay. Quelques fragments de verrerie (vaisselle, parure, perles et verre à vitre) sont présentés par C. Massart, de même que le matériel métallique, composé de fibules, parures, vaisselle, pièces de harnachement, armes et outils divers, ainsi que de quelques fragments de figurines, statues et appliques en alliage cuivreux. Les fragments d'architecture sont étudiés par A. Cahen-Delhayé ; il s'agit essentiellement de blocs provenant